

vrai message de ce mythe de fondation qui n'en est pas un : ce « voyage » d'aller-retour entre le sol italique et les autres lieux grecs de la Méditerranée. FD suggère une comparaison avec le culte de la Mère des dieux qui, à Rome, fonctionne selon le même schéma, comme le savent bien les lecteurs de Philippe Borgeaud (*La mère des dieux*, 1996, cité par FD).

Enfin, nous en arrivons à la conclusion de l'ouvrage : « Virgile invente les Latins indigènes ». Selon FD, le poète décrit les Latins comme le peuple qu'Énée rencontre quand il débarque, un peuple qui a été civilisé par Saturne et dont le comportement ne le distingue pas des Troyens d'Énée. Rome résulte du mélange entre indigènes et étrangers, mais elle ne peut être considérée comme une cité véritablement métisse ou pluriethnique puisqu'elle est un « mélange indistinct » de peuples qui ne gardent pas leur identité première (p. 164). Selon FD, l'idée est que le métissage est perçu comme tel seulement dans les cultures où la couleur de la peau a une connotation ethnique. À Rome, par contre, la couleur de la peau, continue FD, est considérée surtout comme un trait individuel. Même si on sait que les habitants de la Nubie ont la peau noire, on ne les appelle pas « les Noirs ». Pour approfondir le concept de métissage, FD se concentre sur la valeur culturelle du sang. Elle affirme que la « transmission dans le mariage ne passe pas par le sang mais par le cadre juridique de l'héritage » (p. 168). Le *sanguis* n'implique selon FD aucune identité biologique, mais désigne seulement la parenté. Les éléments abordés dans cette dernière partie du livre – tels que la valeur culturelle et anthropologique du sang ainsi que la double descendance d'Énée, pour laquelle FD propose une explication alternative à celle de Maurizio Bettini, *Affari di famiglia*, 2009 – me semblent cependant être quelque peu minimisés pour satisfaire à la thèse dont le livre se fait le porte-parole. Nonobstant ce point, les affirmations sur le concept d'*humanitas* comme étant la « capacité morale d'un homme à vivre en société », ou plus précisément dans la société des Romains, remportent notre adhésion. Cette alternative au modèle de l'identité occidentale, quant à elle ancrée dans ses origines, est porteuse d'un message politique clair. Qu'on partage ou non ses thèses principales, ce livre est destiné à devenir incontournable pour l'étude de l'historiographie et de la mythologie romaine ainsi que pour la lecture de l'*Énéide*.

FRANCESCA PRESCENDI

MANCHETTE, LOUSTAL, *Asdiwal. L'Indien qui avait faim tout le temps*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2011, 48 pages.

« C'est dans le courant de l'été 1966, à Paris, que Jean-Patrick Manchette écrit pour son fils, alors en vacances en Provence loin de lui, les aventures d'Asdiwal ». Les dernières pages de la version illustrée de ce conte, qui paraît aujourd'hui plus de quarante ans après avoir été inventé, reproduisent même le début de la lettre envoyée par Manchette à son fils : « Je t'envoie une histoire, l'histoire du petit Asdiwal le Tsimshian. Derrière la lettre il y a un dessin qui représente le petit Asdiwal partageant une gaufrette avec le roi des morses. »



Quelle surprise de retrouver Asdiwal, le protagoniste de la geste tsimshian recueillie par Franz Boas et transmise par Claude Lévi-Strauss, en héros illustré d'un conte qui fut écrit il y a de cela un demi-siècle par un grand nom du polar français! On connaissait surtout Jean-Patrick Manchette (décédé en 1995) pour ses romans noirs, dont bon nombre ont été adaptés au cinéma; parmi tant d'autres, citons *Nada* (1972) porté à l'écran par Claude Chabrol en 1973 et *Que d'os!* (1975), adapté en *Pour la peau d'un flic* par et avec Alain Delon en 1981. Pour autant, Manchette n'était pas étranger au monde de la bande dessinée: on lui devait déjà les dialogues d'un dessin animé de René Laloux illustré par Moebius, *Les maîtres du temps* (1981), ainsi que la traduction française du monument d'Alan Moore et Dave Gibbons, *The Watchmen* (*Les Gardiens*, éditions Zenda 1987 et 1988). Il avait également réalisé en 1977 le feuilleton hebdomadaire *Griffu* avec Jacques Tardi au dessin (paru en un volume chez Casterman en 1978). Tardi a d'ailleurs récemment rendu hommage à son ami en adaptant en BD trois de ses romans: *Le petit bleu de la côte ouest* (1976), *La position du tireur couché* (1981) et *Ô dingos, ô châteaux!* (1972), parus chez Futuropolis en 2005, 2010 et 2011 respectivement.

C'est avec le concours du fils de Manchette auquel le conte avait initialement été adressé – Tristan Jean Manchette, aujourd'hui connu des milieux de la bande dessinée et de la science-fiction sous le nom de Doug Headline – que le texte original en est désormais mis en valeur par le dessin chaleureux de son ami Jacques de Loustal. Cet ancien du magazine *Métal Hurlant* (où Manchette fut également chroniqueur entre 1977 et 1979) compte à son actif plusieurs bandes dessinées, élaborées seul ou en collaboration avec d'autres scénaristes – de *New York Miami* (avec Philippe Paringaux, les Humanoïdes Associés, 1980) à *Les amours insolentes* (avec Benacquista, Casterman, 2010) – ainsi que les illustrations de nombreux livres pour enfants, tels que *Contes de la forêt vierge* (Horacio Quiroga, Seuil Métailié, 1998) ou *Le petit chacal et le vieux crocodile* (conté par Manfeï Obin, Seuil Jeunesse, 2006).

Cet *Asdiwal* est donc destiné aux enfants de tous âges – Tristan Manchette n'avait pas encore fêté son quatrième anniversaire quand il reçut la lettre de son père au cours de l'été 1966 – pour peu

que leurs parents prennent plaisir à en lire l'histoire à haute voix, en s'adaptant au ton truculent et moqueur sur lequel Manchette décrit le curieux peuple que forment les Indiens Tsimshians. Ces habitants de la Colombie Britannique, entre le Canada et l'Alaska, aux bords de l'océan Pacifique, sont chez l'écrivain de « grands bonshommes bronzés avec de longs cheveux noirs », qui « se mettent de la graisse sur la figure pour ne pas attraper de coups de soleil » et qui ont « tout le temps faim », au point que « beaucoup d'entre eux deviennent obèses et ne voient plus leurs mocassins »¹. De fait, manifestement très bien renseigné sur la littérature ethnographique, Manchette introduit dans sa version « pour de rire » de cette enquête plusieurs allusions aux particularités de la culture tsimshian, se gaussant ainsi de la perplexité des savants face aux Indiens qui « jouent tous les hivers à faire tourner des toupies sur la glace, ça intrigue énormément les ethnologues »², et évoquant leurs tentatives pour expliquer le nom du petit Asdiwal, « ce qui veut dire le Franchisseur de Monts et peut-être aussi l'Oiseau-Tonnerre, les ethnologues n'ont pas fini d'en discuter »³. Le jeune héros, précise-t-il encore, habite le village de Gitsalaert, « si si, c'est vrai, c'est un drôle de nom mais c'est vrai, tous les ethnologues te le diront »⁴.

On retrouve ici tous les éléments du mythe d'Asdiwal, que Manchette a adaptés à son humour : les rivières Nass et Skeena, les objets magiques offerts à Asdiwal par son père pour l'aider dans ses chasses et ses voyages, sa poursuite jusque dans le monde céleste d'une ourse blanche qui se révèle être une belle jeune femme, l'Étoile du Soir, fille du Soleil. Cette dernière « trouva le petit Asdiwal très sympathique et très beau, avec son arc, ses cheveux noirs, ses dents limées et les arêtes de poisson qu'il s'était plantées dans les oreilles, et puis la graisse contre les coups de soleil qui lui dégoulinait sur la figure. » Comme dans la version de Lévi-Strauss, le récit passe rapidement sur le mariage des deux jeunes gens après qu'Asdiwal a triomphé des épreuves imposées par son beau-père ; mais dans sa description du sauvetage par Asdiwal d'une chèvre sauvage dans une montagne en proie aux tremblements de terre, Manchette se permet quand même de glisser, en une allusion tout à fait ésotérique, « heureusement il fut aidé par un Italien qui passait par là, un ethnologue nommé Visconti » – sans doute un clin d'œil au cinéaste Luchino Visconti et à son documentaire néoréaliste *La terra trema* (1948), qui joua un rôle important dans la refondation de l'anthropologie italienne après la Seconde Guerre⁵.

Dans la deuxième partie de la geste, Asdiwal revient parmi les humains après avoir quitté la fille du Soleil, et se trouve confronté par deux fois à trois nouveaux beaux-frères – ils sont quatre selon

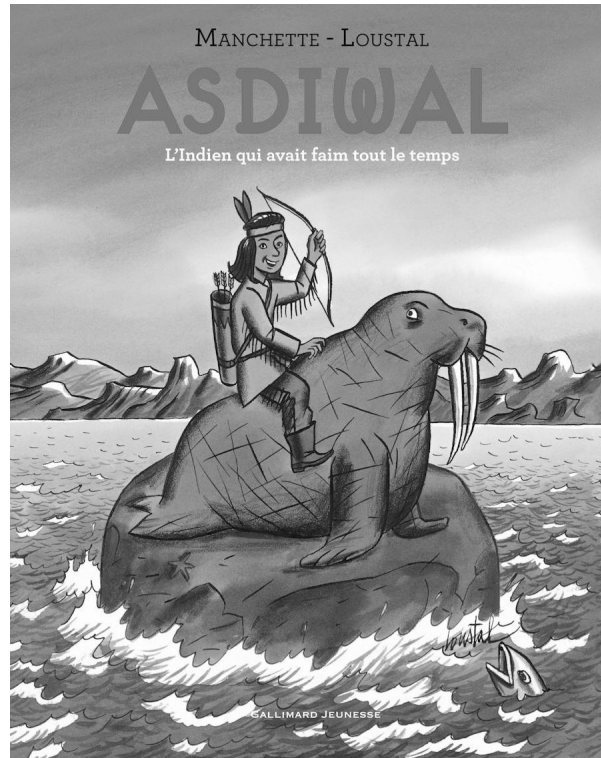
1 Cf. FRANZ BOAS, *Tsimshian Mythology*, Washington, 1916, p. 399 : la nourriture est un thème récurrent dans les mythes des Tsimshians, que la famine guettait chaque hiver.

2 Cf. FRANZ BOAS, *ibidem* et CLAUDE LÉVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon, 1973, p. 177 : le mois entre septembre et octobre est appelé « mois des toupies », pendant lequel les Tsimshians accomplissaient effectivement ce jeu rituel sur la glace des rivières gelées.

3 Cf. C. LÉVI-STRAUSS, *op. cit.*, p. 179, n. 2 : le nom d'*asdiwal* « être en danger » est effectivement transformé en *Ashwil* « franchisseur de montagnes » dans le dialecte nass (d'après F. BOAS, *Tsimshian Texts*, Washington, 1902, p. 226) et parfois en *Asewaelgyet* « nom différent et apparence spécifique de l'Oiseau-Tonnerre ».

4 C. LÉVI-STRAUSS, *op. cit.*, p. 180 : le nom du village est en réalité Gitsalasert.

5 GIORDANA CHARUTY, « Ethnologie religieuse de l'Europe », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* 116 (2009), [<http://asr.revues.org/index568.html>]. Consulté le 06 janvier 2012.



Boas et Lévi-Strauss – jaloux du succès à la chasse et à la pêche que confèrent au héros les objets magiques de son père. Après quelques péripéties, victime de sa vantardise, Asdiwal est abandonné, sans nourriture ni feu, sur un rocher au milieu de la mer. Il est sauvé par une souris qui l’emmène auprès du roi des morses avec qui il partage une gaufrette (le dessin original de cette scène par Manchette est reproduit à la fin de l’album). Manchette s’éloigne ici du mythe d’origine, dans lequel le héros guérissait les phoques des blessures provoquées par les flèches des chasseurs avant de rentrer chez lui pour tuer ses beaux-frères qui l’avaient abandonné. La conclusion qu’il propose en lieu et place de la fin de la geste d’Asdiwal est particulièrement savoureuse : « Après cela, comme il avait une faim épouvantable (tu te rappelles qu’il n’avait mangé qu’une demi-gaufrette en trois jours), il mangea six tonnes de saumon. Il devint du coup obèse et il vécut très heureux à Laxalan, mais sans jamais plus voir ses chaussures. » On échange un Asdiwal qui meurt de froid, pétrifié dans la montagne pour avoir oublié ses raquettes à neige, avec un Asdiwal bon vivant qui finit sa vie sans plus jamais avoir l’opportunité de se préoccuper de ses mocassins.

On l’aura compris, il n’est pas question d’une complexe analyse structurale de la composition du mythe dans cette version réjouissante de la geste d’Asdiwal, mais simplement du plaisir qu’a pris un père en racontant à son fils, et désormais à nos enfants, une histoire qui ne leur semblera certainement pas plus étrange que les mythes grecs ou les récits bibliques. Manchette et Loustal, ou l’art de proposer une introduction à l’anthropologie et à la mythologie comparée dès l’âge de quatre ans.